

CHAPITRE VI

Faits de guerre. — Expédition sur Jalapa, Tehuacan et Tampico (décembre). — Le 22 février 1865, Forey quitte Orizaba et marche sur Puebla. — Composition du corps expéditionnaire. — Investissement de Puebla (16 mars). — Proclamation de Juarez. — Siège de Puebla. — Combat de Camaron. — Le général Bazaine. — Combat de San-Lorenzo. — Reddition de la place (17 mai). — Lettre de Gonzalès Ortega au général Forey. — Entrée solennelle des Français (19 mai.)

Les renforts annoncés d'Europe étaient arrivés peu à peu. Le général Forey, établi à Orizaba depuis le 25 octobre, songea à commencer les opérations militaires.

Il ne partagea pas la manière de voir de l'Empereur et crut qu'il lui était nécessaire de se dégager sur les deux côtés, avant de s'avancer dans l'intérieur des terres.

D'une part, il chargea le général de Berthier de se diriger sur Jalapa et de dégager cette seconde voie de communication avec Vera-Cruz, ce qui fut rapidement et heureusement exécuté; d'autre part, il lança une colonne composée du 1^{er} régiment de zouaves, d'une batterie d'artillerie et de deux escadrons

de chasseurs d'Afrique, sous le commandement du colonel Brincourt, pour aller, avec l'intendant et le payeur en chef, faire une expédition de ravitaillement jusqu'à Tehuacan.

De son côté, le vice-amiral Jurien de la Gravière, qui n'était resté à Paris que le temps nécessaire pour se disculper auprès de l'Empereur, et qui y avait pleinement réussi, était revenu prendre le poste périlleux et difficile de commandant de l'escadre française; son premier acte avait été de se transporter, à bord du vaisseau cuirassé *la Normandie*, plus au nord, sur la côte, où il avait occupé le port de Tampico. Malheureusement la fièvre jaune avait sévi avec tant de violence contre le corps de débarquement qu'il avait dû renoncer à y maintenir une garnison.

Le général Forey ne perdait pas de vue que tant que les Français ne seraient pas entrés vainqueurs à Puebla, leur prestige serait nul et leur situation très précaire. Il organisa tout pour marcher sur cette place, mais il le fit avec une lenteur et une prudence aussi exagérées qu'avaient pu l'être l'entrain et la hardiesse de son prédécesseur.

Il avait lancé le général Douay en avant. Celui-ci, suivant la même route que le corps Lorencez, arriva devant les Cumbres d'Alcutzingo; mais les Mexicains, qui en avaient été si facilement délogés, n'avaient point osé cette fois y opposer une résistance, et le passage fut franchi sans encombre. Le général Douay s'avança alors jusqu'à Quetcholac.

Informé du succès de cette marche, le commandant en chef ordonna à son second divisionnaire, le général Bazaine, qui se trouvait encore à Vera-Cruz, de

rejoindre la brigade Berthier à Jalapa, et de s'avancer ensuite vers le plateau d'Anahuac, ce qu'il fit, après avoir occupé le fort de Perote.

Enfin, le général Forey, croyant le moment venu, se décida à se mettre en mouvement. Il adressa aux troupes une proclamation où il excitait leur ardeur par la nécessité de venger l'échec du 5 mai, et, avec le gros de l'armée, il sortit d'Orizaba pour marcher sur Puebla. C'était le 22 février 1863.

Le corps expéditionnaire se composait alors de 30,600 hommes et disposait de 1,500 chevaux et de 52 pièces d'artillerie dont douze de siège et 2 mortiers; chacune de ces pièces était approvisionnée de 300 coups.

Voici le tableau de l'état-major général et des corps de troupes composant les divisions :

Commandant en chef : le général de division FOREY.
 Chef d'état-major général : le général D'AUVERGNE.
 Commandant de l'artillerie : le général DE LAUMIÈRE.
 Commandant du génie : le général VIALLA.
 Chefs des services administratifs : l'intendant WOLF.
 Payeur en chef : Ernest LOUET.
 Commandant du train des équipages : le colonel HUGUENEY.

1^{re} Division commandée par le général BAZAINE.

18 ^e bataillon de chasseurs à pied.	} Brigade commandée par le général NEIGRE.
1 ^{er} bataillon de zouaves.	
84 ^e régiment de ligne.	} Brigade commandée par le général DE CASTAGNY.
20 ^e bataillon de chasseurs à pied.	
3 ^e régiment de zouaves.	
95 ^e régiment de ligne.	

2^e Division commandée par le général F. DOUAY.

1 ^{er} bataillon de chasseurs à pied.	} Brigade commandée par le général LHÉRILLER.
2 ^e régiment de zouaves.	
99 ^e régiment de ligne.	
7 ^e bataillon de chasseurs à pied.	} Brigade commandée par le général DE BERTHIER.
51 ^e régiment de ligne.	
62 ^e régiment de ligne.	
Deux batteries d'artillerie;	
Une compagnie du génie.	
Réserve d'artillerie composée de quatre batteries, dont une de siège.	

Troupes séparées : Le 3^e régiment d'infanterie de marine;
 Un bataillon de fusiliers marins;
 Un bataillon de génie colonial;
 Une brigade de cavalerie, commandée par le général DE MIRANDOL, et composée de six escadrons de chasseurs d'Afrique et de deux escadrons du 12^e régiment de chasseurs.

Les renforts envoyés pendant le siège, le 7^e régiment de ligne et la légion étrangère, formèrent une brigade de réserve sous les ordres du général de Maussion.

L'effectif fut ainsi porté à environ 35,000 hommes. Les contingents mexicains de Marquez, Taboada, La Llave, etc., employés comme auxiliaires, ne s'élevaient pas au delà de 3,000 hommes.

En apprenant l'approche de l'armée française, Juarez vint à Puebla, et le 2 mars, lança une proclamation, destinée à enflammer le courage des défenseurs de la ville :

Soldats !

L'ennemi va enfin abandonner dans peu de jours l'inaction à laquelle vous aviez condamné son arrogance. Il va satisfaire à votre désir le plus impatient en se rapprochant de cette ville qui porte un nom si glorieux pour vous et si poignant pour les envahisseurs de la patrie.

Ainsi l'empereur Napoléon III persiste à faire éprouver les horreurs de la guerre à un peuple qui a toujours prodigué aux Français ses faveurs et ses marques de sympathie.

La conscience de toutes les nations civilisées a condamné sévèrement cette invasion en raison de ses misérables prétextes et de ses tendances plus misérables encore.

Le gouvernement de l'Empereur ne nous demande pas une justice que nous ne lui avons jamais refusée. Ce à quoi il aspire en réalité, c'est à nous humilier et à détruire une république libre et populaire dans laquelle les classes privilégiées ont été complètement effacées.

Soldats !

Sur vos braves poitrines plus que sur les forts qui entourent cette ville, la République voit écrites ses plus belles espérances. La patrie vous a appelés ici pour combattre les premiers, pour défendre votre honneur, votre indépendance et vos nobles destinées, pour montrer une fois de plus à vos injustes et perfides envahisseurs que le Mexique est grand, libre et digne de l'être, quoi que prétende une poignée d'hommes illusionnés, d'agioteurs et de traîtres.

Soldats !

A travers vos dangers vous allez conquérir une gloire impérissable. Pour repousser les orgueilleux soldats de

la France, vous n'avez qu'à prendre exemple sur vos exploits du 5 mai. Le Mexique, le continent américain et les hommes libres de toutes les nations espèrent en vous, parce que vous allez défendre leur cause, la cause de la liberté, de l'humanité et de la civilisation. Allez donc prendre vos postes et soyez sûrs que le gouvernement national vous aidera de tous ses efforts et récompensera dignement vos soldats.

Soldats ! Vive le Mexique ! Vive l'armée d'Orient !

BENITO JUAREZ.

Puebla de Zaragoza, le 2 mars 1863.

Puis, pour encourager encore ses soldats, il appela à son secours l'éloquence de MM. Ernest Picard et Jules Favre, et fit répandre et afficher partout dans la ville les discours de ces deux Français. Cela fait, Juarez, apprenant l'arrivée de notre armée, se hâta de rentrer à Mexico.

Le 16 mars, en effet, les premières colonnes françaises arrivaient sous les murs de Puebla. Nos soldats n'avaient point les mêmes illusions que l'année d'avant, ni cette folle hardiesse poussée jusqu'à la témérité, mais la confiance dans le succès n'était pas moins grande, et elle était justifiée par la composition de l'armée : le nombre n'y faisait plus défaut, et la qualité restait la même. Le 99^e de ligne et le 1^{er} régiment de zouaves, qui avaient combattu au premier siège, brûlaient de prendre leur revanche.

Bientôt l'investissement commença.

Les Mexicains, eux aussi, avaient mis à profit le temps écoulé. Ils avaient complété la défense extérieure de la ville, par la construction de fortifications

qui se reliaient entre elles; puis, profitant de la disposition des maisons groupées en îlots que séparent des rues à angles droits, ils avaient fait de tous ces îlots ou cadres autant de citadelles. La garnison, composée de 22,000 hommes, était commandée par le général Ortega remplaçant le vainqueur du 5 mai, le général Zaragoza, mort au mois de septembre 1862. Elle était animée de dispositions belliqueuses et elle espérait sinon triompher de l'armée française, du moins lui résister vaillamment et longuement, assez pour laisser au gouvernement le soin de préparer dans de bonnes conditions, la défense de Mexico.

Le général Forey, toujours prudent, ne songea point à tenter un coup de main sur une place aussi bien gardée, et il se résolut à un siège régulier.

Le fort San-Xavier fut le premier qu'on attaqua. Au centre s'élevait une gigantesque construction, le pénitencier militaire, plus solide qu'une citadelle. Dès le 23 mars, dans la soirée, le génie, sous les ordres du capitaine Barillon, ouvrit une tranchée qui permit à l'artillerie de s'installer et de le battre en brèche, pendant les journées du 27 et du 28.

Les boulets y causèrent de tels ravages, que, le 29, sur les ruines amoncelées, on tenta l'assaut. Le général Bazaine entraîna sa division et emporta la position. En vain l'ennemi essaya-t-il de la reprendre, en vain continua-t-il, jusqu'au milieu de la nuit, une violente canonnade : malgré ces retours offensifs, malgré cette grêle de boulets et de mitraille, elle nous resta définitivement.

Ce premier succès était de nature à en amener d'autres plus décisifs, et on eût pu, ce soir-là, profi-

tant de la démoralisation causée chez l'ennemi par sa défaite, lancer hardiment des colonnes d'attaque et pénétrer jusqu'au réduit fortifié qui formait le centre de la ville. Les assiégés s'y attendaient et se considéraient déjà comme perdus. On n'osa point.

Le lendemain, notre excès de prudence leur avait rendu confiance, et ils se disposèrent à organiser la guerre des cadres de maisons en fortifiant tous ceux qui nous faisaient face. Au lieu d'un succès décisif, nous n'avions guère obtenu d'autre avantage que rapprocher notre ligne d'investissement.

Cette guerre était éminemment favorable aux Mexicains qui, comme tous les soldats n'ayant grande confiance ni dans leurs camarades ni dans leurs chefs, se battent infiniment mieux abrités derrière des remparts; par contre, elle était très meurtrière pour les Français. Chaque cadre de maisons formait comme une citadelle à part, qu'on ne pouvait attaquer que de près et conséquemment en sacrifiant beaucoup de monde. Lorsque le canon avait fait une brèche dans l'épaisseur des constructions, les troupes s'élançaient dès que le passage était accessible, mais là encore elles se heurtaient à des épaulements ou à des bastions pratiqués dans la muraille suivante, et d'où l'on tirait avec acharnement sur elles. Souvent on devait faire jouer la mine pour venir à bout de la résistance.

Et quand la position était conquise, il fallait recommencer aussitôt la même opération pour un autre cadre.

Nous avions perdu le général de Laumière, blessé mortellement à l'assaut du 29 mars. Un des plus braves et des plus brillants officiers de l'armée, le

commandant Capitan, chef d'état-major de la division Douay, était atteint d'une balle dans une tournée d'avant-postes et expirait le 11 avril.

La prise de l'église de San-Marco et l'attaque du couvent de Santa-Inès furent de terribles journées, et, en présence des pertes causées à notre armée, on dut s'arrêter dans le plan primitivement adopté de conquérir tous les cadres des maisons, les uns après les autres.

Ce qui ajoutait aux difficultés de la situation, c'était le peu de sûreté des communications maintenues à grand'peine entre le corps expéditionnaire, presque tout entier massé autour de Puebla, et Vera-Cruz. Les guérillas, composées d'indigènes habitués au climat des terres chaudes, avaient leur quartier général à Jalapa, et de là harcelaient les travailleurs occupés à construire la ligne de chemin de fer et attaquaient les convois. C'est ainsi que le 31 mars, elles avaient tué et blessé un grand nombre d'ouvriers et interrompu les travaux.

Le 1^{er} mai, un combat, auquel l'héroïsme de nos soldats a donné un retentissement universel, eut lieu dans le village de Camaron. Une compagnie de la légion étrangère, sous les ordres du capitaine Danjou, avait été envoyée sur la route du Chiquihuite pour protéger un convoi d'argent et de munitions envoyé de Vera-Cruz à Puebla. Le général Milan, qui commandait les guérillas des Terres chaudes, informé de la chose, réunit des forces considérables et se porta au-devant de la petite colonne française. Celle-ci, entourée par une nuée de cavaliers qu'appuyait un gros de fantassins, résista vaillamment aux premiè-

res attaques et parvint à se réfugier dans une énorme tour carrée située dans le village de Camaron. Protégés tant bien que mal par cet abri, les soldats du capitaine Danjou, fidèles à la parole qu'ils lui avaient donnée, résistèrent pendant plus de neuf heures à tous les assauts. Le capitaine Danjou fut tué, le sous-lieutenant Vilain périt quelques heures après, enfin le troisième officier, le sous-lieutenant Maudet, fut blessé mortellement au moment où, les munitions étant épuisées, il tentait une sortie avec les quelques survivants de cette lutte épouvantable. Des soixante-deux hommes et des trois officiers, que comptait la compagnie, « deux officiers étaient tués, le troisième mortellement blessé; vingt sous-officiers et soldats avaient été tués, vingt-trois blessés, parmi lesquels sept moururent de leurs blessures; les autres furent faits prisonniers, à l'exception d'un tambour laissé pour mort, et qui, recueilli le lendemain par une reconnaissance du régiment étranger, donna les premiers détails sur le combat. On assura que les Mexicains avaient perdu trois cents hommes, dont deux cents morts¹ ».

Cet horrible carnage produisit, toutefois d'heureux effets, car la tenace résistance de cette troupe héroïque inspira autant d'admiration que de prudence aux guérillas, lesquelles s'abstinrent dès lors d'attaquer les convois. Un si beau sacrifice ne fut pas inutile.

Cependant le siège de Puebla se poursuivait. A la fin d'avril, après une expédition de ravitaillement conduite jusqu'à Atlixco par le colonel Brincourt, le

1. *Expédition du Mexique* par G. Niox.

général Forey s'était décidé à reprendre les travaux d'attaque, mais cette fois, il les avait dirigés à l'extérieur de la ville, contre les forts de Carmen et de Totimehuacan.

Pendant que s'accomplissaient ces événements, Juarez, dont le gouvernement siégeait toujours à Mexico, s'était préoccupé de venir au secours de Puebla, et, à cet effet, il était parvenu à constituer une armée de neuf à dix mille hommes, dont il avait confié le commandement à un ancien rival, aujourd'hui rallié, l'ex-président Comonfort.

Celui-ci se mit en campagne; son plan était de ravitailler tout d'abord la place assiégée, afin de se donner le temps d'étudier le moyen de la secourir plus efficacement. Le 5 mai, jour anniversaire de notre échec, il essaya de faire pénétrer dans Puebla un convoi de vivres. L'opération échoua.

Dès le lendemain, Comonfort résolut de tenter un effort plus décisif, et le 6 mai, au soir, il concentrait son corps d'armée autour du village de San-Lorenzo, sur un large mamelon, à 7 kilomètres de Puebla. Puis il y établissait son artillerie en batteries, derrière des fortifications en terre, élevées à la hâte.

La présence de cette armée devenait un danger pour les assiégeants, assiégés à leur tour sur ce point.

C'est à ce moment que nous voyons apparaître, en pleine lumière, pour la première fois dans cette guerre du Mexique, un homme dont le nom, tour à tour glorifié et haï, a acquis une célébrité universelle.

Historien de la guerre du Mexique, nous n'avons point à parler de ce qui s'est passé postérieurement

à cette guerre, et nous ne sortirons pas du cadre que nous nous sommes tracé. La conduite du général Bazaine, en 1870, n'a aucun rapport avec les faits que nous racontons, et, quant à l'opinion qui s'est montrée hostile à son égard lors de son retour du Mexique, nous n'entendons l'approuver ni la contredire dès à présent. Le récit impartial des faits mettra, nous l'espérons, le lecteur à même de juger impartialement ce qu'il en doit penser.

Quelle que doive être la décision à venir, nous n'en avons pas moins le devoir de faire connaître ce qu'était alors le général Bazaine. On l'a trop oublié depuis.

Le général Bazaine avait les plus magnifiques états de service. Parti comme simple soldat, engagé volontaire, le 28 mars 1831, il avait conquis un à un tous ses grades par sa bravoure et son mérite. Général de division depuis Sébastopol, il avait commandé la 3^e division du 1^{er} corps d'armée, pendant la campagne d'Italie, et il avait été blessé au combat de Melegnano. L'Empereur, à ce moment, l'avait fait grand officier de la Légion d'honneur.

Aussitôt l'échec de Puebla connu aux Tuileries, il fut désigné un des premiers pour commander une division au Mexique. Parti de Toulon le 23 août 1862, il était arrivé à Vera-Cruz le 16 octobre.

On a vu la mission dont l'avait chargé le commandant en chef, lors de l'ouverture de la campagne, et comment il avait rejoint le gros de l'armée, après l'avoir heureusement accomplie.

De son poste d'investissement, le général Bazaine était, par ses émissaires, tenu au courant de tous les

mouvements de Comonfort. Dès qu'il le sut établi à San-Lorenzo, il conçut le hardi projet d'enlever par surprise cette position. Dans la journée du 7, on le vit, à deux reprises, venir au quartier militaire pour en obtenir l'autorisation. La sûreté de son coup d'œil militaire et les ressources de son esprit eurent raison des hésitations du général Forey¹. Sa bravoure fit le reste.

Quatre bataillons d'infanterie, trois escadrons de cavalerie et deux batteries d'artillerie, désignés pour cette importante opération, allèrent camper dans l'après-midi en arrière du grand quartier général, au delà du rio d'Atoyac; puis, à une heure du matin, l'expédition commença.

Parlant très correctement l'espagnol, le général Bazaine se mit en tête de la colonne et trompa l'attention des avant-postes ennemis, en répondant lui-même à leur *Quien vive?* — « *Il primero regimiento di Guadalupe.* »

A l'aube, ses troupes, qui s'étaient avancées dans le plus grand silence, n'étaient plus qu'à un kilomètre de San-Lorenzo. Les Mexicains, surpris de ce voisinage auquel ils étaient loin de s'attendre, ouvrirent le feu de toutes leurs batteries; mais l'élan des assaillants n'en fut ni arrêté ni même ralenti. Un combat acharné s'engagea à l'entrée du village, s'y poursuivit de rue en rue pendant deux heures, et finalement donna la victoire aux Français.

1. Quelques personnes attribuent au général Forey l'initiative de ce projet; mais les souvenirs d'Ernest Louet qui, par sa position officielle, était à même de bien voir et de bien entendre, sont trop précis et trop nets pour que nous n'adoptions pas son opinion.

Mille prisonniers, huit pièces de canon, trois drapeaux et le convoi qu'on destinait aux assiégés restèrent au pouvoir de nos troupes. L'armée de Comonfort, vaincue et débandée, disparaissait, avant midi dans la direction de Mexico, et le lendemain, le général Bazaine revenait, aux acclamations de l'armée, prendre sa place dans la ligne d'investissement.

Cette glorieuse journée du 8 mai, en même temps qu'elle relevait les espérances de nos troupes, quelque peu découragées par la guerre si périlleuse et si longue des cadres de maisons, ôta à la garnison de Puebla tout espoir d'être délivrée. Elle pressentit qu'elle serait bientôt contrainte à capituler, et elle s'y prépara.

L'énergique activité du général Bazaine précipita l'heure de ce dénouement. Le 12, au soir, il ouvrit la première tranchée devant le fort de Totimehuacan. Dans les journées du 15 et du 16, l'artillerie démonta toutes les pièces de ce fort, détruisit leurs embrasures, et avertit ainsi les Mexicains de l'imminence d'un nouvel assaut.

Malgré les hommes qui lui restaient, malgré les forts qui tenaient encore, le général Ortega, en dépit de son énergie très réelle, comprit que toute résistance était désormais impossible. Il prit résolument son parti d'une situation qu'il n'était plus en son pouvoir de changer. Dans la nuit du 16 au 17, il fit enclouer les canons de la place et briser les armes.

A quatre heures du matin, des explosions successives éveillèrent l'attention des assiégeants: les poudrières et les magasins de munitions venaient de sau-

ter, et le pavillon parlementaire apparut sur les tours de la cathédrale.

La lettre suivante fut apportée au général Forey :

Puebla, 17 mai, à quatre heures du matin,

Général,

Ne pouvant continuer à défendre cette place par suite du manque de vivres et de munitions, j'ai dissous l'armée dont j'avais le commandement, et j'ai fait détruire toutes nos armes, y compris l'artillerie. En conséquence la ville est à votre disposition.

Vous pouvez l'occuper dès à présent et prendre, si vous le jugez convenable, les mesures que la prudence pourra vous suggérer pour prévenir les malheurs, qui pourraient être la conséquence d'une opération violente. Les généraux et officiers de mon armée sont réunis au Palais du Gouvernement et se constituent, ainsi que moi, prisonniers de guerre.

Recevez, etc.

GONZALÉS ORTEGA.

L'armée mexicaine avait vaillamment fait son devoir, et son chef s'était dignement conduit. La défense de Puebla était un nouveau démenti donné aux folles espérances du début. On était loin du bataillon de zouaves prétendu suffisant pour se rendre maître du Mexique.

Les résultats de la reddition, tant moraux que matériels, furent considérables. L'échec du 5 mai 1862 était glorieusement vengé; l'armée d'Ortega n'existait plus. Douze cents officiers, dont vingt-six généraux, refusèrent de signer l'engagement qui leur fut proposé de ne plus servir contre nous dans la

guerre actuelle, et préférèrent être embarqués pour la Martinique ou pour la France. Mais beaucoup d'entre eux, parmi lesquels Ortega, Porfirio Diaz, Negrete, etc., s'évadèrent pendant le trajet de Puebla à Vera-Cruz.

Les soldats, au nombre de onze mille environ, pour la plupart indiens insoucians, habitués à se laisser conduire, acceptèrent d'être versés dans le corps auxiliaire de Marquez, et changèrent ainsi de parti pour ne pas changer d'existence.

Le 19 mai, le général Forey fit une entrée solennelle dans Puebla et assista à un *Te Deum* chanté sous les voûtes de la cathédrale.

Cette journée eut un grand retentissement à l'étranger aussi bien qu'au Mexique.

Pourquoi faut-il que dès le lendemain des mesures impolitiques aient commencé à en atténuer les effets?